

LE PERE PEINARD

Réflexes

d'un GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE



ABONNEMENTS France

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 —
Trois mois.....	1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS Extérieur

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 —
Trois mois.....	2 —

Toujours kif-kif la Gouvernance: ASSOMMADES A PARIS

Massacre de prolos à la Martinique



Assommades et Massacres

Notre sacrée gouvernance a beau être panachée de socialisme, elle continue à être aussi garce qu'avant avec le populo. C'est forcé !

En supposant même que le ministère fût farci de socialos, ça ne changerait pas de beaucoup le fonctionnement de la mécanique gouvernementale. Elle a été inventée pour mâter le populo, pour le tenir muselé, pour l'empêcher de ruer dans le brancard ; sa fonction est de protéger les riches, les patrons et toute la séquelle de la haute.

Et vous voudriez que, sous prétexte qu'on change une tête de vis à cette cochonne de mécanique, elle se foute à tourner à rebrousse-poil ?

Mille marmites ! espérer un miracle pareil, c'est être jobard comme la lune !

C'est presque aussi carabiné que de couper dans les bourdes crélines.

Cinq minutes de ruminade devraient suffire aux bons bougres qui se montent le bobècheon à ce propos, pour que s'évanouissent leurs illusions.

C'est-y parce que Millerand, — ou tel autre que vous voudrez ! — sera ministre, que la police va être moins crapuleuse, les juges moins féroces, les gaulonnards moins sanguinaires, les percepteurs moins grippe-sous, les huissiers moins dévorants, les patrons moins exploités ?

Ah ouat ! Malgré tout son bon vouloir, mōssieu le ministre sera impuissant : s'il tente quelque chose de pas trop mouche, il se buttera à une résistance insurmontable, il aura devant lui trente-six mille obstacles qu'il ne pourra briser.

Baudin, le ministre des chemins de fer, en fait actuellement l'expérience : il passe ses journées à pondre des circulaires qu'il expédie aux Compagnies des chemins de fer, — et les matadors de ces Compagnies se torchent des papiers ministériels et continuent à opérer à leur guise.

Autant peut s'en dire de Millerand. Ainsi, pour la loi sur le travail des gos-

ses et des femmes, avant de présenter son projet de « onze heures », il essaya d'appliquer la loi de « dix heures », qui date de 1892. Il aurait pissé dans un violon que ça n'aurait pas donné d'autres résultats ! C'est alors qu'en désespoir de cause il s'est décidé à ficher sur pied la loi de « onze heures », qui sera peut-être appliquée un tant soit peu, parce qu'elle n'offusque pas les capitalos.

Les exemples pourraient se multiplier à tire-larigot ! Si un minisure veut tenter quelque chose de pas trop mouche, il n'est pas foutu de réussir, — il n'a de puissance que pour le mal.

Il n'y a pas à tortiller, pour arriver à quelque chose il n'y a qu'un joint : détriquer la mécanique gouvernementale, la foutre en mille miettes.

Or, ce n'est pas en acceptant d'aider à son fonctionnement, — soit comme chauffeur ou comme graisseur, — qu'on atteindra ce résultat.

Donc, le plan n'est pas de conquérir le pouvoir, mais bien de le détruire !

—o—

Les événements de cette semaine viennent de nous donner une double leçon : assommades à Paris ! massacre à la Martinique !

Et pourtant Millerand est toujours ministre !

Les assommades de Paris ont eu lieu à l'enterrement de Lawroff, — qu'on pouvait supposer devoir se passer sans anicroches.

Eh bien ! non ! La pestaille a fait des siennes : elle a foncé sur des révolutionnaires qui commettaient le crime de vouloir arborer des drapeaux rouges ! Et elle a cogné dur, nom de Dieu ! Que ce soit Millerand ou Méline qui soit ministre, c'est tout comme pour la police, — elle ne rate jamais une occasion d'assommer le popolo. C'est son métier et elle l'exerce avec une rude férocité !

A l'enterrement de Lawroff, des bons bougres ont reçu des gnonns formidables ; il y a eu des arrestations arbitraires, et si la ficaille n'a pas dégainé et sabré, l'envie ne lui en a pas manqué. Seulement elle a craint d'aller trop loin : comme il y avait une foultitude de gas d'attaque au convoi, elle a été juste assez brutale pour ne pas exciter trop leurs nerfs. Ce qui prouve que si la pestaille est crapule elle ne manque pas de doigté et sait doser ses assommades de manière à ne pas épuiser la patience de ses victimes.

—o—

Ce qui est arrivé dimanche est d'autant plus exorbitant que l'exhibition des drapeaux rouges avait été tolérée à la fête du « Triomphe de la République » et que tout faisait prévoir que ce serait pareil à l'enterrement de Lawroff.

Je t'en fous ! La police a tenu à prouver qu'elle est toujours maîtresse de Paris.

Il fut un temps, — pas très éloigné, nom de Dieu ! — où davantage de liberté était laissé aux bons bougres.

Ainsi, il y a une quinzaine d'années, à l'enterrement de Jules Vallès, on arbora une chiee de drapeaux, — tant rouges que noirs. La pestaille ne broncha pas, elle laissa faire, — et il n'y eut pas de troubles ni de bagarres.

Il n'y avait pourtant pas, à l'époque, de ministre socialiste tenant la queue de la poêle.

La police avait-elle reçu l'ordre de rentrer ses poings ? Ou bien les bons bougres étaient-ils d'humeur plus rouspéteuse qu'aujourd'hui, — ce qui suffisait à rendre la pestaille moins arrogante ?

Je ne me prononce pas.

Je constate simplement que, lorsque mourut Vallès, — malgré que les opportunistes fussent au timon gouvernemental, — drapeaux rouges et noirs purent s'arborer librement.

Au contraire, quinze ans après, alors que nous avons sur le râble un ministre de défense républicaine, avec un socialo à la clé, les drapeaux rouges ont été interdits à l'enterrement de Lawroff.

—o—

Mille marmites ! Tout ça n'est que de la couille en bâtons en comparaison du crime gouvernemental qui vient d'être perpétré à la Martinique.

Le drapeau de la R. F. est maintenant aussi souillé de sang que celui de Badingue :

Napoléon eut les massacres d'Aubin et de la Ricamarie,

La République s'est offert les tueries de Fourmies et de la Martinique.

Saurons-nous jamais le fin mot de ce dernier crime ?

La Martinique perche aux cinq cents diables, — et a beau mentir qui vient de loin !

Déjà nous éprouvons bougrement des

difficultés pour avoir des tuyaux véridiques sur des événements qui se sont déroulés à deux pas, — tellement la gouvernance et les capitalistes ont intérêt à nous débiter des bourdes.

A plus forte raison va-t-il être quasiment impossible de connaître la façon dont s'est accompli le massacre des moricauuds de la Martinique.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les fusils des troubades ont fait merveille sur des prolos nègres et qu'il y a eu huit tués et quatorze blessés.

Et, pardienne, nos ministres vont faire leur petit Ponce Pilate et se laver les mains de cette tuerie de travailleurs ; il va leur être facile de prétendre qu'ils n'y sont pour rien et que c'est quelque gradé subalterne qui, affolé par l'émeute, a donné l'ordre aux troubades de tirer dans les tas.

Boniments que tout cela !

Il y avait un moyen bien simple d'éviter jusqu'à la possibilité d'un tel crime : c'était de donner des ordres en conséquence à la gradaille et d'interdire, catégoriquement et sous n'importe quel prétexte, l'intervention des soldats dans les chichis entre prolos et capitalistes.

Pourquoi nos ministres n'ont-ils pas pris semblable décision ?

C'est une question superflue, nom d'une pipe ! Il n'y avait pas mèche !

Quand même les portefeuillards seraient trente-six fois plus socialistes que Millerand qu'il leur serait impossible d'empêcher l'armée de protéger les capitalistes.

A quoi servirait-elle, sinon à ça ? L'ennemi de l'extérieur, tous les bons bougres qui ont deux liards de jugeotte savent bien que c'est du chiquet, — et que nous ne risquons pas plus d'être envahis par les Allemands que d'être boulotés à la croque-sel par le grand serpent de mer.

L'armée n'a qu'une raison d'être : mettre ses baïonnettes et ses flingots à la disposition des exploités...

En dehors de ça, son rôle se borne à propager la syphilis, la fainéantise, l'alcoolisme et autres saloperies du même calibre.

Or, le jour où les ministres émettraient la prétention de restreindre la fonction démoralisante et oppressive de l'armée, — ce jour-là les capitalistes tout puissants les culbuteraient d'une pichenette, aussi faciement qu'un capucin en pain d'épices.

—o—

Ce qu'il y a de bougrement triste, c'est que malgré tant d'exemples, les uns bêtaïsses, les autres tragiques, — tel le Fourmies de la Martinique, — il y a des bons bougres qui se croient être très délorés en fichant leur espoir sur la conquête des pouvoirs publics.

Pauvres gobeurs, que faudra-t-il donc pour vous ouvrir les lucarnes ?

En 1848, après le grand chambardement du 24 février, le gouvernement provisoire offrait une gueule bougrement plus socialiste que le ministère actuel : il y avait là Louis Blanc qui valait bien Millerand, un ouvrier en toc, Albert, qui frimait mieux que Galliffet, un Waldeck-Rousseau qui s'appelait Lamartine.

Quoique ça, six semaines après le 24 février, le gouvernement provisoire s'offrait un massacre de prolos à Rouen ; au 15 mai il se payait l'incarcération d'une flopée de révolutionnaires, Blanqui et Barbès en tête. Puis, pour couronner son

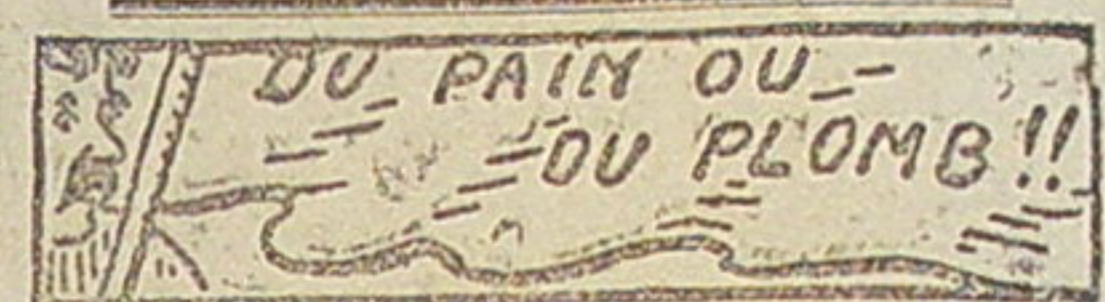
cœuvre criminelle, en juin 1848 il s'offrait un bain de sang, — un avant-goût des massacres de mai 1871.

Ce cochon de gouvernement était aussi socialo que possible, — et il a été aussi scélérat que le plus réactionnaire,

—o—

Mais voilà, le popolo est comme les lièvres, qui perdent la mémoire en courant, — lui, il la perd en travaillant pour les singes.

Et c'est pourquoi l'expérience lui profite si peu !



Le Massacre de la Martinique

On n'a pas épais de tuyaux sur le massacre de mauricauds que viennent de se payer les troublades français.

Voici, d'après des journaux anglais, qui, étant moins intéressés à mentir, ont un peu plus de franc-parler, comment s'est accompli le crime :

Il faut savoir que, malgré qu'ils soient libres, les noirs sont tout aussi esclaves qu'avant l'abolition de l'esclavage. A devenir des salariés, ils y ont perdu plus que gagné. En effet, désormais, le patron qui les loue se frotte autant de leur santé que bibi d'une décoration ; autrefois, un esclave étant une « marchandise », on le solignait, ou lui foutait à bouffer, on le dorlotait presque. Aujourd'hui, macache ! Si le nègre ne peut pas vivre avec le salaire qu'on lui offre, qu'il fasse comme les prolos blancs, — qu'il crève !

Malgré qu'ils aient la gueule noire, les moricauuds ne sont pas des andouilles, — ils raisonnent aussi sainement que vous et moi.

Actuellement, on est en pleine saison de récolte de la canne à sucre ; les gas ont trouvé l'occasion chouette pour se fiche en grève, et ils n'ont pas raté le coche.

Le mouvement commença le lundi matin, 5 février, dans un patelin baptisé Sainte-Marie.

Une bande grévistes parcourut les plantations des environs, engageant les travailleurs à plaquer le turbin et faisant honte aux fausses-couches qui rechignaient à se fiche en grève.

Presque partout, les grévistes furent accueillis avec enthousiasme et le travail fut abandonné illico. Les usines fermaient à la queue leu-leu, que c'était un vrai beurre !

Sans perdre une minute, les exploités réclamèrent l'intervention de la troupe et l'infanterie de marine rappliqua dare-dare.

A propos de bottes, à Sainte-Marie même, une première charge des troubades dispersa une bande de quatre cents grévistes.

Ce premier coup de crapule de la gouvernance, associée avec les capitalistes, exaspéra les grévistes qui, bientôt allaient étrener dans les grands prix.

Un bande de grévistes s'amena au François où l'usine de ce nom, une des plus importantes de la Martinique, était occupée militairement.

Là, les grévistes trouvèrent à qui parler : vingt-cinq marsouins, commandés par le lieutenant Kahn les attendaient à l'affut.

Le maire de l'endroit voulut emberlificoter les grévistes ; mais, comme les gas, déjà émoussés par les provocations militaires qu'ils avaient endurées ne voulaient rien savoir, l'officier commanda le feu.

Quel massacre, nom de dieu !

Ce fut kif-kif Fourmies !

Vingt-quatre prolos furent déquillés : huit, tués sur le coup, seize blessés, — la plupart mortellement.

Comme on le voit les leblés sont pareils aux chassapots de Badingue : ils font merveille sur les travailleurs.

—o—

Vous pensez bien, les bons bougres, qu'après une telle hécatombe l'effervescence n'a fait que grandir : la grève s'est muée en insurrection.

La nuit qui suivit le massacre les bons bougres de moricauds s'éparpillèrent dans la campluche et se vengèrent en fichant le feu aux plantations des richards. Les cannes à sucre flambèrent à Grand-fond, à Vapeur, à Bonnaire.

Et les manifestances continuent ! Les prolos noirs sont dans une colère bleue : toutes les avaries qu'ils endurent depuis des siècles les ont excités au dernier point.

A Saint-Pierre et à Port-de-France des foulitudes de noirs font un fouan monstre, clamant « Vengeance ! A bas les blancs ! Vivent les noirs ! »

Comment ça finira ?

Si les souhaits de bibi étaient efficaces les moricauds ne seraient pas longs à triompher.

LE CONGRÈS RÉVOLUTIONNAIRE

—o—

Des camarades, très pointilleux et très à califourchon sur les doctrines s'offusquent au seul mot de : « Congrès ! »

A bien voir, le mot les effarouche beaucoup plus que la chose elle-même. Leur répugnance vient de ce que, les uns et les autres, on n'a pas pris la précaution de se mettre d'accord sur le sens qu'on prête aux mots employés.

Et ce cas n'est pas unique ! Souvent des tiraillements et des divergences se produisent, faute d'avoir éclairé sa lanterne : chacun attribue à un même mot des significations différentes, — et on discute à perte de vue !

Tâchons qu'il n'en soit pas de même pour le Congrès international.

Ceux qu'offusquent le mot « Congrès » songent tout de go à un Concile, à un Parlement, — d'où sortiraient, à tire-larigot, formules et décrets.

Ces camarades, hypnotisés par l'agence autoritaire de la société actuelle craignent que toute agglomération d'individus aboutisse à une division en majorité et minorité, — avec les zizanie et les querelles fatales : la majorité voulant museler la minorité !

Il serait temps de s'élever au-dessus de cette conception étroite et autoritaire des relations que les individus peuvent avoir entre eux. Il y a moyen de se réunir, de discuter et de se concerter, sans que, fatalement, il en résulte oppression pour certains.

Mettre cela en doute serait être pessimiste en diable, car enfin, il faudra bien que, dans une société libertaire, on trouve des procédés pour s'entendre et s'accorder sur une kyrielle de points. Sans quoi, cette société ne durerait pas cinq minutes ! En effet, si on posait un principe que toute agglomération d'individu doit fatalement engendrer Autorité et Oppression, ce serait affirmer qu'il n'y aura jamais de libération possible pour les humains ; ce serait proclamer la perpétuité de l'esclavage et de l'abrutissement.

Donc, quoi de mieux pour prouver l'excellence de nos théories que de nous habituer, dès maintenant, à les pratiquer, — autant que faire se peut dans la société capitaliste.

Et certes, quand il ne s'agit que de rapports et de relations des militants entre eux, la chose est relativement facile.

Donc, au lieu de s'effaroucher du mot : « Congrès » il y a à tirer des plans pour que la réunion internationale qui doit avoir lieu en septembre, à Paris, — et à laquelle pourront prendre part anarchistes, antiparlementaires, révolutionnaires, etc., — soit une réunion où, en tout petit, on ait une image de ce que pourront être les relations intellectuelles dans une société libre.

—o—

Examinons la question du Congrès sous un autre angle :

Si les camarades qui reprochent cette réunion étaient logiques jusqu'au bout, ils étendraient leur réprobation à tout groupement, si restreint et si éphémère qu'il puisse être ; ils éviteraient avec soin le contact d'autres individus, crainte de perdre à ce frottement une partie de leur individualité — tout comme les moutons laissent de la laine aux buissons du chemin.

En oui, pour être logique en plein, ces camarades devraient en venir à faire de leur nombril le centre du monde et, sous prétexte de ne pas laisser déflorer leur individualité, ils devraient n'avoir d'acointances avec quiconque, crainte que leur personnalité en soit diminuée, ou encore, crainte d'être

entraînés à empiéter sur les personnalités voisines.

Ce serait l'isolement absolu, l'impuissance absolue !

Autant ne pas vivre.

La vie est faite de frottements continuels, d'incessantes relations, de rapports de plus en plus étendus et, davantage sont intenses les frottements, les relations, les rapports et plus intense est la vie.

Les bourgeois serinent : « la liberté individuelle a pour les limites la liberté du voisin ! » Ce qui a pour résultat de camper les individus en perpétuel antagonisme et de les faire se dégager comme chiens et chats qui s'exècrent.

Nous, nous disons : « la liberté de l'individu s'accroît au fur et à mesure des contacts avec ses semblables. » Aussi pourrions-nous presque prétendre que « l'homme le plus libre est celui qui a le plus de relations. »

Donc, élargissons tant et plus notre cercle d'action ! Ne nous en laissons pas imposer par les mots, rejetons leurs vieillottes significations autoritaires, et notre propagande ne pourra qu'y gagner.

—o—

Un « Congrès » est à d'énormes agglomération humaines ce qu'est un groupe social au quartier d'une ville.

Si tel ou tel camarade reste calfeutré dans sa coquille et, sous prétexte de ne pas laisser écorner sa responsabilité, s'isole de tous les amis de son quartier, son rayon d'action sera restreint.

Par contre, sa propagande acquerra d'autant plus d'intensité qu'il se mêlera à un groupe plus nombreux ; il pourra s'offrir le plaisir de donner le branle à des initiatives diverses et sa personnalité s'en trouvera plus vivante.

A plus forte raison, l'action de ce camarade, et celle des amis de son groupe, s'accroîtra encore si, au lieu de se borner à se voir entre soi, ils se mettent en relations avec des camarades ou des groupements de la région.

Ce contact pourra s'établir par des réunions, tenues à des intervalles plus ou moins longs, — selon les distances, — et ce seront des congrès régionaux d'où l'autoritarisme sera aussi absent qu'au groupe de quartier.

Et, pourquoi ce qui est utile pour le quartier et pour la région n'aurait-il pas son efficacité quand il s'agit de mettre en contact les militants de divers pays ? Certes, les difficultés de réunion sont plus grandes, — ne se déplace pas qui veut ! Mais le bénéfice à en retirer n'est pas moindre.

Evidemment, les conditions de réunion sont autres, parce que les distances étant plus considérables, il faut compter avec le temps et ne pas gaspiller les heures. Quoi qu'il en soit, du moment qu'on admet pour le propagandiste l'utilité du groupement de quartier, on doit admettre les réunions régionales et, à plus forte raison, accepter les réunions internationales, — qu'on les baptise « Congrès » ou autrement !

EMILE POUGET.

LA MISTOUFLE

Pendant une bonne huitaine, les quotidiens ont jérémié sur l'affreuse mort d'Hauregard, — un pauvre vieux qu'on a dégotté dans sa chambre, rue Sainte-Geneviève, mort d'inanition.

La carcasse du malheureux était kif-kif un squelette : de graisse et de muscles, rien ! — il ne restait du pauvre bougre que les os et la peau, séchée, rigide, parcheminée.

Le cas du vieux Hauregard n'est pas un phénomène extraordinaire.

C'est assez commun qu'on crève de faim à Paris, — bougrement trop commun, nom de Dieu !

Depuis le fameux 14 juillet où, en place de feu d'artifice, la famille Hayem alluma un grand réchaud de charbon, il en a disparu des foulitudes de mistouffiers.

Les uns se sont laissés clampser petit à petit, — s'éteignant comme une lampe qui n'a plus d'huile dans le bidon ; les autres ayant juste le courage de se dé-

truire, ont été se ficher à la Seine, se sont pendus ou se sont asphyxiés.

Le père Hauregard, lui, s'est laissé mourir goutte à goutte et si on s'est apesanti et émotionné sur son cas, un peu plus que sur celui des quelques douzaines de décharnés qui régulièrement, chaque semaine, rien qu'à Paris, disparaissent sans crier gare, c'est parce qu'il était un déclassé, — avait été riche, avait eu des honneurs.

Jeune, Hauregard avait été étudiant en médecine et, il y a encore quelques années, il était conseiller municipal de Saint-Maur-les-Fossés.

Depuis, — dérision suprême ! — il avait été employé à l'Assistance publique comme pisteur : il avait pour besogne d'enquêter chez les malheureux qui demandent des secours. Il était chichement payé, car, à l'Assistance publique, c'est comme partout : ce sont les gros matadors, ceux qui n'en fichent pas un coup, qui palpent la forte somme ; — les autres, ceux qui font un travail réel, gagnent à peine de quoi bouffer leur saoul. N'importe, le père Hauregard vivait encore.

Puis, malheur de malheur, il perdit ce maigre gagne-pain, et ce fut la dégringolade complète !

Le pauvre vieux, — pas bien vieux, puisqu'il n'avait que cinquante-six ans, — fut, à son tour, dans la dure nécessité d'aller mendigoter à l'Assistance publique.

C'est pour le coup qu'il dut ruminer des idées noires et douloureuses ! En effet, un autre que lui aurait pu se bercer d'illusions, se monter le job, espérer que cette garce d'administration, gorgée de millions, allait venir à son secours, lui sauver la mise, l'arracher à la camarde. Lui, l'ex-pisteur de l'assistance sayait à quoi s'en tenir ; il était fixé d'avance et s'il fit des démarches ce fut aussi instinctif que le geste d'un noyé s'accrochant à un fétu de paille.

Et, comme de juste, l'Assistance publique le laissa claquer !

Depuis, devant l'émotion générale, le maire de l'arrondissement et la racaille administrative ont tenu à prouver qu'Hauregard est mort de faim pour canuler l'Assistance publique.

—o—

La dégringolade de ce bourgeois, fin misérable et lugubre devraient éveiller la réflexion chez les richards.

Une société où les bidards eux-mêmes ne sont pas à l'abri de déconfitures semblables à celle d'Hauregard est une cochonne de société.

Tant qu'ils pouvaient supposer que la mistoufle ne dévore que le menu fretin, ne s'attaque qu'au populo, ils pouvaient trouver que tout va bien. Mais voici qu'un des leurs meurt de faim, tout comme un prolo usé par le travail, — c'est donc que la société est mal alignée !

Et toute, c'est bien ce sentiment qui a été pour beaucoup dans le tapage fait autour de la triste mort de l'ancien conseiller municipal. Les riches se sentent menacés !

Oh, leur émotion aura été de courte durée ; les birbes n'y pensent déjà plus. Pour que leur apitoiement ne fut pas un feu de paille, il faudrait que, d'affilée, une douzaine de millionnaires ruinés disparaissent dans des conditions aussi navrantes qu'Hauregard.

Mais, comme la plupart des mistouffiers que la dèche déquille sont des prolos, — jeunes ou vieux, — la digestion des pleins-de-truffes n'en est pas troublée.

Pourquoi aussi, les miséreux s'en vont-ils sans crier gare, sans hurler leur dèche

Oh, ils n'auraient pas besoin d'un courage faramineux : ils n'auraient qu'à gueuler au travers des rues, — à gueuler « J'ai faim ! » comme on hurle « à l'assassin ! »

C'est ça qui serait un spectacle émo-

lionnant ! Voyez-vous, un de ces quatre matins, les milliers de culs-nus qui se cachent honteux dans les coins, sortir de leur trou et allant parader sur les grands boulevards, devant les bistrottes et les gargotes de la haute, devant les théâtres, devant la turne à Loubet, devant l'Aquarium et la Triperie sénatoriale.

Quand on verrait l'innombrable foultitude de putois qui, d'ordinaire, claquent en silence, se décider à faire du bakanal, les plus jemenfoutistes en seraient émotionnés.

Certes, si on demandait à ces pauvres ruines humaines que sont les crève-la-faim, si on leur demandait de faire preuve de nerfs, ils n'en seraient peut-être plus capables.

Ce serait trop attendre d'eux qu'espérer les voir manger à leur faim, en s'installant carrément dans les gargotes qui font de l'œil aux passants de même, sont-ils incapables de s'installer d'autorité chez un marchand de sommeil et, se fourrant à poil dans le plumard, cueuler le fameux : « J'y suis ! j'y reste ! »

Au point où ils en sont, les déchards sont trop déprimés pour s'offrir le luxe de telles initiatives.

Mais, mille tonnerres, s'ils sont incapables de révolte, qu'au moins ils laissent crier leur ventre ! Y a pas besoin d'avoir des provisions "énergie pour clamer sa misère, — il suffit de se laisser aller à ses instincts.

Et foutre, le jour où, par centaines, les crève-la-faim auraient le culot de clamer leur misère, la société bourgeoise serait salement attigée !

Parents criminels

Drame d'amour

Voici encore deux jeunes amoureux qui viennent de faire le saut dans la mort, parce que leurs paternels s'obstinaient à ne pas les laisser se becoter librement.

Les deux pauvrets étaient de Saint-Denis : lui, quoique fils de bourgeois, était un petit fleu pas fiérot ; à preuve, qu'il avait un sacré béguin pour son amie, une petite ouvrière, gironde gosseline de dix-huit ans.

Léon Portier et Marie Cazot s'aimaient bougrement. Le soir, ils allaient se balader, avec ou sans clair de lune, et c'étaient des caresses et des serments à n'en plus finir.

Le malheur fut qu'ils avaient la cafetière farcie de préjugés, — c'est ce qui a causé leur perte, autant que le mauvais vouloir des parents.

Il leur était si simple de se prouver leur amour, de prendre la vie comme elle venait !

Mais, non ! Turlupinés par les préjugés, les deux jeunesse — sans doute pour faire comme les autres, — voulaient convoler en justes noces ; ils en pinçaient pour avoir l'autorisation de monsieur le maire !

Il y avait un cheveu à la réalisation de leur plan : ils étaient mineurs tous deux et il leur fallait l'autorisation des vieux, — qui ne voulaient rien savoir.

Qu'est-ce que ça pouvait bien leur fiche à ces vieux croûtons que leurs gosses fassent ensemble la bête à deux dos ?

Toujours est-il qu'ils refusèrent leur consentement.

Ca affecta fort les deux taureaux ; ils se promirent bien de prendre patience... Mais, promettre et tenir, ça fait deux ; ils trouvèrent le temps bougrement long, — et ils allèrent chercher midi à quatorze heures. Au lieu de se consoler du refus des parents en faisant la nique aux convenances bourgeoises, — en se prouvant leur amour jusqu'au bout ! — ils ne trouvèrent d'autre solution que d'embrasser la Carmarde.

Ces trucs-là sont rudement romantiques et tout à fait pompiers !

Se détruire parce qu'on est canulé et gêné dans les entournaies ? Oh ! là là ! Qu'il est autrement chouette de dire « Zut ! » à tous les crampons et de vivre à sa guise, — en se foutant des « qu'en-dira-t-on ».

Nos deux petits fleus avaient été trop stupidement éduqués pour avoir le courage de s'affranchir ; ils trouvèrent plus fa-

Un soir de la semaine dernière, alors qu'ils faisaient tous deux, bien gentiment, leur balade habituelle, les papillons noirs qui tourneboulèrent Léon l'incitèrent à sortir un revolver de sa poche ; il faut croire qu'ils avaient déjà bavassé de la chose et avaient considéré la mort comme la délivrance... Léon tira sur sa compagne et se fit ensuite sauter le caisson.

Des passants trimballèrent les deux désespérés chez un pharmacien ; par malheur, le petit gas était clampsé ; quant à la gosseline, à l'heure actuelle elle n'en vaut guère mieux.

Il paraît que le père Portier, en apprenant la mort de son fils, s'est fichu au plumard, tellement ça l'a secoué. Il est bien-tôt temps de regretter !

Si seulement ça pouvait servir d'exemple aux autres paternels !

Les vieux devraient se remémorer leurs premières amours — que contrarièrent les parents, — et ils feraient preuve de saine jugeotte en se disant : « Il ne nous faut pas faire à nos fistons les misères qu'on nous a faites. »

LA GRÈVE DES FEMMES

PAR EUGÈNE POTTIER

Il surgit une autre Pucelle.
Insurgeant la femme, elle dit :
« Jusqu'à la paix universelle,
« Tenons l'amour en interdit.

« A bas la guerre ! en grève ! en grève !
« La femme doit briser le glaive.
« Nargue à l'époux, nargue à l'amant !
« Jusqu'au désarmement :
« Les femmes sont en grève !

« Cœurs dévoués, brunes ou blondes,
« Que le sang versé révolta ;
« O citoyennes des deux mondes,
« Faisons notre grand coup d'Etat !

« Puisque la guerre inassouvie
« Entasse morts et mutilés,
« Nous, sur les portes de la vie,
« Dès ce soir posons les scellés !

« Ce noble but, chastes coquettes,
« Nous l'atteindrons, les bras croisés !
« En rayant le droit de conquêtes,
« En rayant le droit aux baisers !

« Monsieur, je suis votre servante,
« Exercez-vous au chassepot !
« Le lit conjugal est en vente
« Pour cause de refus d'impôt.

« Epouses, mères, que nous sommes,
« Laissons ces héros maugréer.
« Tous ceux qui massacrent les hommes
« Ne sont pas dignes d'en créer.

« Quoi, mettre au monde et, folle et fière,
« Allaiter mes bébés joufflus,
« Pour les jeter dans la carrière
« Quand leurs aînés n'y seront plus ?

« S'il faut recruter vos milices,
« Fécondez tigresse ou guenon...
« Nous ne sommes plus vos complices
« Pour fournir la chair à canon.

« A bas la guerre ! en grève, en grève !
« La femme doit briser le glaive.
« Nargue à l'époux, nargue à l'amant !
« Jusqu'au désarmement :
« Les femmes sont en grève ! »

CHOUETTE RÉUNION

Il faisait un temps abominable, mardi soir, — à ne pas mettre un sergot dehors ! Malgré cela, la conférence organisée par les copains des « Temps Nouveaux », dans l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, a eu un plein succès.

D'abord, le camarade André Girard s'est fendu d'un laïus galbeux sur la marche ascendante de l'idée anarchiste, et sa concordance avec les progrès scientifiques.

Ensuite, des chanteurs ont poussés des goulantes de belle allure, puis des musiciens ont fait de la musique très bath.

L'« Internationale », d'Eugène Pottier, a été entonnée avec accompagnement de piano, — et, tous en cœur, on l'a clamée. Et on n'a pas oublié, — comme le font trop souvent les guesdistes, — le couplet sur les généraux.

Pour terminer, il a été procédé au tirage d'une tombola, dont les lots avaient le

charme de provenir des quatre coins du globe, — dons de solidarité envoyés par des copains égrenés dans tous les pays de la boule ronde.

PRIMES ÉPOILANTES

AUX ABONNÉS DU

Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foutre pas ordinaires :

DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES !

Pourquoi pas ? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes : ne serait-ce que pour arriver au baignoire au bon moment, afin de se garer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiote au bénéfice du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballée, le Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

—o—

Les souscripteurs que le Réveil-Matin n'aguichera pas, pourront pour

DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), s'offrir une

MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huit rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

M
demeurant rue
à
département
s'abonne pour un an au Père Peinard,
verse la somme de (1)
donnant droit au Réveil, à la Montre à remontoir, à la Montre pour dame (billet deux des trois indications de prime) et j'ajoute pour recevoir la prime franco à l'adresse suivante :

(1) 1° Six francs, pour recevoir un Réveil; huit francs, pour recevoir une Montre.

2° Ajouter 1 fr. pour recevoir le Réveil franco, 50 centimes pour recevoir une Montre.

LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche

36, RUE SAINTE-GENEVIÈVE



Un numéro de l'assistance publique.